

O'Donnell, James J. *Les Avatars des mots, du papyrus au cyberspace*. Avant-propos d'Alberto Manguel. Montréal, Éditions ASTED, 2004, 232 pages

Marcel Lajeunesse

Volume 50, numéro 4, octobre–décembre 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1030063ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1030063ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lajeunesse, M. (2004). Compte rendu de [O'Donnell, James J. *Les Avatars des mots, du papyrus au cyberspace*. Avant-propos d'Alberto Manguel. Montréal, Éditions ASTED, 2004, 232 pages]. *Documentation et bibliothèques*, 50(4), 315–316. <https://doi.org/10.7202/1030063ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

*eczéma* et *edelweiss*, on se contente des indications «voir r.o. 1990». Somme toute, les éditeurs sont allés un peu vite en affaire: un dictionnaire doit être le plus précis possible, localiser de manière précise l'information et donner des références claires et exactes. Un lecteur profane ou pressé ne s'y retrouvera pas facilement. La même difficulté se présentera au lecteur qui se mettra à la recherche de la liste annoncée des 300 fautes les plus courantes, sans indication, sur la page 4 de la couverture (elle se trouve au mot *incorrection*; dans le Thomas, on la trouve à «Barbarismes et solécismes»).

Un ouvrage comme celui-ci n'est jamais complet, on le sait. La vie de la langue le précédera toujours de plusieurs foulées. Mais il y a des silences ou des absences assourdissants. Les mots *biennium* (biennie ou biennat), *pin's* (épinglette), *et/ou*, *look*, etc., utilisés en France, n'y sont pas épinglés. On ignore, cela est moins surprenant mais tout aussi regrettable, les difficultés proprement québécoises: «les argents», «les impacts» (au lieu de l'impact ou des effets, «régulier» (pour permanent entre autres), la difficile distinction à faire entre autobus et autocar, «filière» (encore employée pour classeur), «alternative» (au lieu de solution de rechange), «les événements que l'on organise et que l'on gère», «les avertissements» de neige abondante et toute la litanie des anglicismes («*borderline*», «*fun*», «*momentum*»). On regrettera aussi que des solutions laurentiennes à certains psittacismes hexagonaux soient ignorées: punition en lieu et place de «*penalty*» dans le monde du sport et de commanditaire au lieu du quasi indéracinable «*sponsor*».

Le nouveau dictionnaire Larousse a déjà sa place à côté de ses homologues européens, les Hanse, les Girodet et les Colin, et à côté du Villers québécois. Il ne pêche pas par excès d'originalité, mais il se présente bien et sa typographie est claire. On regrettera la pagination placée aux marges antérieures, en rupture avec la pratique du Péchoin. Sa présence sera utile. La langue est vivante et fluctuante: elle a ses passions, ses foucades, ses coups de foudre, elle cherche souvent à s'encanailler, à se dévergondner, elle cède facilement aux modes et aux influences, elle est snob et succombe très souvent à la facilité. Heureusement, elle a aussi un instinct de survie et elle retrouve habituellement sa voie et sa logique, après bien des dérapages ou des faiblesses, grâce aux grammairiens et aux lexicographes.

Gaston BERNIER

Retraité de la Bibliothèque de l'Assemblée  
nationale du Québec

O'Donnell, James J. *Les Avatars des mots, du papyrus au cyberspace*. Avant-propos d'Alberto Manguel. Montréal, Éditions ASTED, 2004, 232 pages.

L'auteur, qui est depuis 2002 principal de l'Université Georgetown à Washington, a fait la plus grande partie de sa carrière à l'Université de Pennsylvanie, à partir de 1981 comme professeur d'études anciennes et, de 1996 à 2002, comme principal adjoint à la recherche et au développement technologique à la même université. Son ouvrage, dont les Éditions ASTED nous offrent une traduction, a été d'abord publié à la *Harvard University Press* en 1998.

Ce livre s'adresse à ceux qui lisent, qui utilisent un ordinateur et qui s'interrogent sur le rapport entre le livre et l'ordinateur et il se veut une réflexion d'un spécialiste des sciences humaines sur les pratiques culturelles que nous connaissons et aimons et celles qui nous dépassent et nous effraient. O'Donnell est un spécialiste de Cassiodore, le consul qui, au VI<sup>e</sup> siècle, a quitté la vie publique et fondé un monastère à Vivarium en Sicile, dans lequel il a établi un *scriptorium*.

Pour l'auteur, l'histoire apporte une clarification du regard, une conscience des différences, un respect pour la nuance et un sens des possibilités de changement. L'originalité des réflexions de l'auteur vient de l'étude des connexions entre la parole, l'écriture et la lecture dans une perspective historique basée sur les cultures occidentales, de l'Antiquité gréco-romaine à aujourd'hui.

Le thème récurrent de l'ouvrage est le changement. D'entrée de jeu, le préfacier Alberto Manguel, auteur du brillant essai *Une histoire de la lecture*, nous avertit qu'il y a plus de différence entre une bibliothèque de 1960 et celle d'aujourd'hui qu'entre les bibliothèques que consultait Erasme au début du XVI<sup>e</sup> siècle et celles du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'institution de référence du monde ancien est sans conteste la bibliothèque d'Alexandrie, qui représente à elle seule une conscience collective qui s'étendait à travers le temps et l'espace. Si l'élément essentiel de l'idée de bibliothèque virtuelle est une combinaison de globalité et d'accès quasiment instantané, ce fantasme rejoint alors en tous points l'histoire du livre. C'était en effet l'idée de Demetrios de Phalère, conseiller culturel du roi Ptolémée Soter et directeur de la bibliothèque d'Alexandrie.

Pour O'Donnell, dans un monde saturé d'informations, la bibliothèque virtuelle, qui nous dit tout et nous submerge de données, ne sera guère appréciée. Le bibliothécaire devra être un participant beaucoup plus actif lorsqu'il s'agira de dissiper ce qu'il appelle l'info-chaos. Si, dans le passé, le bibliothécaire était «à

l'aise dans les silences discrets», il lui entrevoit, dans l'avenir, un rôle dynamique de premier plan :

*Aujourd'hui, dans la chaîne de la production, de la diffusion et de la consommation du savoir, les bibliothécaires ont déjà fait de cette aptitude [filtre de l'information] leur spécialité. Ils ont, en outre, déjà tracé la voie dans ce nouvel environnement de l'information, à tout le moins pour les universitaires. Pris entre la demande croissante d'information de la part de leurs clients (professeurs et étudiants) et l'offre croissante de cette information et de son prix de la part de leurs fournisseurs, ils prennent déjà des décisions pragmatiques sur l'importance de la propriété par opposition à l'accès, de l'imprimé par opposition à l'électronique, etc. Pourrait-on s'imaginer qu'un jour, dans nos universités, les bibliothécaires deviennent les héros bien payés et les professeurs, leurs acolytes ? Je ne crois pas que nous pourrions ni ne devrions éliminer cette possibilité. (p.107)*

L'auteur nous explique, à partir de la littérature de l'Antiquité, comment notre culture a été fabriquée et transmise. Par rapport aux civilisations orales, l'écriture nous a enseigné un nouveau modèle de mémoire. Le passage des rouleaux de papyrus, encombrants et d'utilisation difficile, au codex, outil pratique et flexible, a constitué un changement d'envergure aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles de notre ère. Et que dire de l'imprimerie, qui a entraîné un divorce entre le privé (l'écrit) et le public (la publication d'un écrit) ? L'introduction de l'imprimerie, en fait, ne s'est pas faite sans heurt. Certains intellectuels, certains bibliophiles faisaient copier à la main des ouvrages imprimés, craignant que l'imprimé ne passe pas le cap des siècles. Il y a eu des changements considérables au XX<sup>e</sup> siècle avec le téléphone et la radio (la parole), ainsi qu'avec le film et la télévision (l'image). Pour leur part, l'ordinateur et Internet créent un environnement nouveau et transformateur. Pour nous « *qui avons la chance de vivre en ces temps exaltants* », chaque nouvelle génération d'avancements techniques ajoute aux possibilités et rend plus complexes les interrelations entre les différents médias.

L'imprimé n'est pas univoque. Nous consultons des imprimés qui ne sont pas des narratifs linéaires : guides de voyages, manuels, almanachs, encyclopédies, dictionnaires, annuaires téléphoniques, livres de cuisine, atlas, répertoires bibliographiques et revues scientifiques. Même l'éminente monographie traditionnelle est discutée et menacée. L'entreposage électronique et l'accès aux revues scientifiques constituent, pour l'avenir, la plus grande préoccupation des bibliothécaires et des éditeurs.

Dans ce volume, l'auteur réfléchit sur les origines des arts libéraux, qu'il fait remonter à Varron au

I<sup>er</sup> siècle, tandis qu'il fait remonter leur développement à saint Augustin, Cassiodore et Boèce, du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, de même que la transmission de leur pensée et leur fortune depuis. Pour lui, il est impératif de continuer à enseigner ces arts libéraux. Par ailleurs, il conclut que la bibliothèque est encore le plus puissant système d'organisation et de gestion du savoir qui ait jamais été inventé.

L'auteur est tout à fait conscient des problèmes que posent les avancées actuelles de la technologie à l'université. Après avoir dressé un portrait saisissant et ironique de l'université américaine – avec ses problèmes d'évaluation de l'enseignement, la pression mise sur la recherche et les publications, la création en son sein de petits royaumes féodaux, les conflits qui naissent chez les professeurs autour des programmes d'études et les problèmes d'intégration des jeunes à la société par l'université (qui constitue, en fait, le plus merveilleux des camps de jeunesse du monde) –, O'Donnell constate qu'il faut réinventer la pédagogie et l'université telles qu'on les connaît. Il est convaincu que la technologie fera ce qu'elle a toujours fait : fournir les outils. Ces outils parviendront peut-être un jour, selon lui, à façonner leurs usagers, mais ils seront toujours des instruments permettant à leurs utilisateurs de poursuivre leurs buts. La technologie actuelle met en question l'université traditionnelle et touche tant la bibliothèque que la prestation de cours et l'apprentissage.

O'Donnell, qui affirme étudier le passé mais avoir la ferme intention de vivre dans le futur, est critique du rôle prophétique de Marshall McLuhan et de l'analyse superficielle de Bloom dans *The Closing of the American mind*. Ce livre d'un érudit permet de replacer les innovations dans un contexte plus large que celui que nous avons devant les yeux actuellement et permet aussi d'envisager avec optimisme et sérénité les mutations résultant de la troisième révolution du livre. Les changements contemporains sont considérables, mais le monde de l'esprit en a vu d'autres.

Marcel LAJEUNESSE  
EBSI  
Université de Montréal